Document generated on 04/28/2024 1:50 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

« L'école — The School »

Renée Noiseux-Gurik

Number 39, 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/28636ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Noiseux-Gurik, R. (1986). Review of [« L'école — The School »]. *Jeu*, (39), 188–189.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

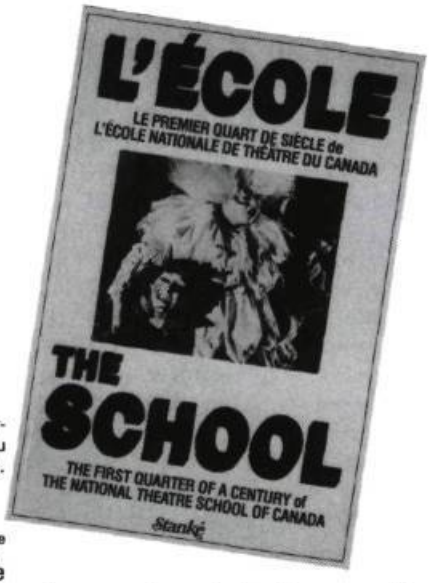
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

«l'école – the school»



Ouvrage collectif publié à l'occasion du 25e anniversaire de fondation de l'École nationale de théâtre du Canada. Articles publiés en français ou en anglais. Montréal, Stanké, 1985, 204 p., ill.

À l'automne 1985, pour marquer son 25e anniversaire, l'École nationale de théâtre faisait paraître, aux éditions Stanké, *l'École – the School*, ouvrage constitué de témoignages, rédigés dans les deux langues par d'anciens élèves, collaborateurs et professeurs, et précédés par un avant-propos du directeur général Jean-Louis Roux et des deux mots d'intention des rédacteurs Tom Hendry et Michel Garneau. En annexe est publié un tableau qui indique quels ont été les divers directeurs, les élèves et les spectacles publics, durant le premier quart de siècle de l'École.

Le 12 décembre, Edgar Demers, chef de l'équipe des arts au journal *le Droit*, signait, à propos de ce livre, une critique intitulée: «Trop d'auteurs gâtent le livre». Après avoir constaté les faiblesses de la présentation de Michel Garneau, déploré que les articles de Marcel Sabourin, de François Barbeau soient «fats dans les circonstances» et jugé celui d'Yves Desgagnés trop fantaisiste, il souligne le grand intérêt de ceux de Jean-Pol Britte, de Michelle Rossignol et de Jean-Pierre Ronfard, ainsi que de l'ensemble des articles de langue anglaise, signés par les acteurs Martha Henry, Heath Lamberts et Diane Leblanc, par la costumière Debra Hanson, la technicienne Margaret Palmer, etc. Il relève que des questions de fond sont traitées par Guy Sprung et John Hirsch. En effet, Hirsch exprime ses doutes au sujet de la formation de dramaturges et de metteurs en scène, alors que Sprung remet en question la logique de la présence de «l'École» dans l'enclave québécoise. Il conclut que, de par sa structure même, l'ouvrage a un petit air paroissial et qu'il «est strictement pour les impliqué(e)s».

Étant moi-même une ancienne de la deuxième «fournée» de la section décoration (1962), je constate, en lisant cette critique de *l'École – the School*, que je suis, en effet, une lectrice «impliquée» et que je ne peux faire ce compte rendu de lecture que «de l'intérieur», d'un point de vue subjectif. Mais qu'à cela ne tienne, il rejoindra le parti pris de Jean-Louis Roux de présenter un ouvrage «donnant cours à la subjectivité et à l'interprétation».

J'ai lu *l'École* avec beaucoup de plaisir, presque avec émotion quelquefois. J'ai revécu, à travers les historiques de Philip Spensley et d'Herbert Whittaker, la très bonne chronique de Jean-Pol Britte et les témoignages des étudiants de langue anglaise de la première heure, trois années intenses de ma vie étudiante tant à l'édifice

Le Royer qu'à celui de la Légion, en passant par la Place des Arts et Stratford. J'étais alors la seule étudiante bilingue d'une classe de six décorateurs (quatre francophones, deux anglophones), donc très au fait de l'activité des deux sections, pour lesquelles j'ai dessiné également. Les souvenirs de Martha Henry, de Heath Lamberts et de Diane Leblanc «me parlent» tout autant que ne l'auraient fait ceux de Louisette Dussault, de Louise Forestier ou de Sophie Clément, mes compagnes d'alors. Mais je constate qu'un témoignage de langue française de cette époque «héroïco-ronfardienne et post-mullerrienne» manque au parcours, même si Jean-Pierre est présent dans le bref et sincère «Souvenir» qu'il esquisse de Powys Thomas, disparu. Après avoir été émue par cet article, j'ai cherché vainement son pendant «francophone» à propos de Robert Prévost. L'occasion aurait été belle de rendre hommage au talent et à la personnalité de cet artiste, même s'il n'a pas été attaché très longtemps à l'École. On souligne sa présence à l'occasion, et François Barbeau nous rappelle surtout... qu'il bégayait. «Direct et pragmatique», tel était l'ouvrage que souhaitait Michel Garneau. Dans «ma subjectivité à moi», j'aurais préféré un autre souvenir.

Pour sa part, celui de Marcel Sabourin nous ramène au coeur de la crise d'identification que vécut le milieu à la fin des années soixante. Cette conversation («en vieux joual», critique Edgar Demers), à propos de l'improvisation parlée, m'a fait revoir, comme dans un film, les expériences qui allaient en découler directement et indirectement, du Grand Cirque Ordinaire aux «Soirées de l'impro», en passant par les Enfants de Chénier... Depuis, le Québec entier improvise!

Les autres articles de langue française, clairs, nets, agréables à lire, expriment bien la réalité actuelle . . . peut-être teintée d'un peu de chauvinisme. Ainsi, dans son article sur l'écriture dramatique, Suzanne Aubry, en évoquant la création de la pièce *le Temps d'une vie* de Roland Lepage, affirme qu'«il y a, pour la première fois au Québec (et peut-être au monde . . .), rencontre entre étudiants et auteurs vivants, adéquation entre objectifs pédagogiques et création». Sans «affirmer» qu'ils étaient les tout premiers, on peut mentionner que Jean-Robert Rémillard et Michel Garneau avaient déjà fourni des pièces écrites spécifiquement pour les élèves de l'Option Théâtre du cégep Lionel-Groulx. À moins que ma mémoire ne me trompe, le *Quatre à quatre* de Garneau était présenté à Sainte-Thérèse en mai 1973, alors que *le Temps d'une vie* ne fut créé à l'École qu'en février 1974...

Dans le même ordre d'idées, la seule référence au décorateur Mark Negin, qui a déjà dessiné pour le Metropolitan Opera de New York, est cette réflexion d'une ancienne étudiante en technique, Margaret Palmer: «We had Mark Negin for theatre history, and he obviously wasn't too interested, so I picked that up on my own» (p. 151). Pour résumer vingt ans de carrière et d'enseignement, c'est un peu court et biaisé ...

Au nom de l'Histoire, à faire un jour, j'ajouterais qu'il aurait été intéressant d'inclure le nom des artisans (décors-costumes-éclairages) dans la nomenclature des spectacles, rendant ainsi l'ouvrage plus complet pour les futurs chercheurs. Le genre choisi pour *l'École — the School* a ses avantages (rapidité, diversité...) et ses défauts (erreurs, artificialité ...). Mais comme le mentionne Jean-Louis Roux dans son avant-propos: «Il ne s'agit pas ici d'une autopsie» ni d'un enterrement de première classe!

renée noiseux-gurik